

### 3. Le grand désir

Pour approfondir la thématique de la vocation et de la joie, nous devons toujours méditer l'épisode du jeune homme riche. C'est une page de l'Évangile qui ne concerne pas seulement le début du chemin d'une vocation mais qui doit continuellement l'accompagner, parce que chaque jour, chaque moment, chaque pas que nous vivons à la suite du Christ nous re-propose ce drame. En effet, ce jeune homme se présente à Jésus poussé par le désir de plénitude de vie, d'une vie heureuse : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » (Mc 10,17). C'est un jeune homme insatisfait. Il possède de nombreux biens matériels et mène une vie honnête et vertueuse, sans transgresser aucun commandement. Mais il n'est pas satisfait. Il se rend compte que son cœur demande plus, qu'il demande quelque chose de beaucoup plus grand, qu'il demande l'infini. Il comprend que sa vie riche et vertueuse demande l'éternité, demande ce qui ne s'arrête pas avec la mort. Les biens matériels et les bonnes actions se terminent avec la mort, mais la vie demande quelque chose de plus fort que la mort, elle demande l'éternité, elle demande la vie éternelle. Au fond, elle demande la « sainte Pâque », comme nous dit saint Benoît, c'est-à-dire une vie qui a vaincu le péché et la mort et qui ne mourra plus.

Il est intéressant de noter que le jeune homme riche, avant de rencontrer Jésus, était certainement insatisfait, mais il n'était pas triste. Pourquoi ? Parce que la joie était encore l'horizon de sa vie, parce qu'il vivait à la recherche de la joie, de la vie éternelle, de la plénitude de la vie. Il sentait en lui une mystérieuse aspiration à cette joie du désir spirituel de la sainte Pâque dont parle saint Benoît. Il sentait que tout en lui était tendu vers quelque chose de grand, de beau, d'éternel, et cela donnait un sens à sa vie, même à sa richesse et à son engagement moral de respecter tous les commandements. Sa vie était tendue vers la plénitude de vie et de joie que Jésus réalisera pour nous dans le mystère pascal. Sentant cela, son cœur l'avait poussé avec véhémence vers Jésus, comme s'il était projeté : « Jésus se mettait en route quand un homme accourut et, tombant à ses genoux, lui demanda : Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » (Mc 10,17) Son désir de la vie éternelle et l'intuition de pouvoir la trouver en Jésus sont si forts en lui qu'en le voyant de loin, il se met à courir comme un fou jusqu'à tomber à ses pieds. Ce qui l'anime, ce n'est pas tant l'énergie de sa jeunesse, mais ce désir, cette question qu'il lance à Jésus à la fin de sa course : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Tout en lui veut vivre éternellement ; tout en lui désire la vie que seul le Christ peut nous donner et donnera bientôt en mourant sur la croix et en ressuscitant.

Cependant, après la rencontre avec Jésus, ce jeune homme s'en va triste, et sa tristesse n'est pas celle qu'il ressentait auparavant. Auparavant, il avait une tristesse pleine de désir, ouverte à l'infini. Maintenant, c'est comme si quelque chose s'était fermé en lui. L'Évangile dit qu'« il devint sombre » (Mc 10,22), comme si son visage, son regard, s'était fermé à la lumière. Ce qui me vient à l'esprit, c'est ce que saint Jean écrit au moment où Judas sort du Cénacle pour aller trahir Jésus : « Or il faisait nuit » (Jn 13,30). Au moment où le jeune homme riche a renoncé à suivre Jésus de peur de perdre ses richesses, le désir de la vie éternelle, et donc « la joie du désir spirituel de la sainte Pâque », s'est éteint en lui. Tout s'est arrêté dans sa vie. Auparavant, il courait vers Jésus comme une flèche vers la cible. Maintenant, il s'arrête et fait demi-tour. Tout ce qu'il avait et faisait, même la fidélité aux commandements de Dieu, au lieu d'être la prophétie d'une plénitude plus grande que tout, est devenu un mur de défense contre ce qu'il cherchait auparavant. Un mur de défense contre la vie éternelle, contre la joie, c'est-à-dire contre Jésus qui est en personne la vie éternelle et la joie infinie de tout homme. Le jeune homme riche n'a pas renoncé à une vocation particulière, comme on peut renoncer à devenir moine, prêtre, ou à se marier et à

avoir des enfants. Il a renoncé à la vocation de son cœur, la vocation à la vie éternelle et à la joie de son cœur, du cœur de tout homme. Notre vocation particulière n'est en effet rien d'autre que la vocation de notre cœur. La vocation particulière de chacun de nous est le chemin sur lequel notre cœur est appelé à suivre jusqu'au bout sa vocation à la vie éternelle et à la joie de la posséder, c'est-à-dire son désir le plus profond.

Dès le début, la vocation monastique, lorsqu'elle est apparue et s'est répandue dans l'Église après l'époque des martyrs, a été comprise comme la vocation chrétienne dans laquelle l'appel à suivre le Christ est tout. En un certain sens, la vocation monastique est la vocation dont le contenu, le but, la tâche n'est autre que la vocation elle-même. C'est pourquoi l'épisode du jeune homme riche la décrit de manière essentielle. Nous ne savons pas quelle mission Jésus lui aurait confié plus tard. Probablement une mission apostolique. Mais l'Évangile nous dit sa vocation essentielle, le cœur de toute vocation : « Quitte tout, donne aux pauvres, viens, suis-moi ! » La vie monastique, même si elle a assumé de nombreuses missions et œuvres au fil du temps, se concentre essentiellement sur cette vocation fondamentale et universelle.

Saint Antoine, le père des moines, est le grand paradigme de cette vocation. Pour lui, tout a commencé lorsqu'il a entendu à l'église la proclamation de l'Évangile selon Matthieu, précisément là où Jésus dit au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi ! » (Mt 19,21). Antoine comprend alors que pour vivre cette vocation, il doit aller au désert, dans la solitude. Saint Benoît fera de même : il perçoit cet appel comme celui de Jésus à tout quitter pour le suivre, et il part à la recherche du désert. Il reçoit l'habit monastique des mains du moine Romain et se retire pendant trois ans dans la grotte de Subiaco.

Notons cependant que leur vocation n'était pas le désert. Ce n'est pas le désert qui les a appelés. Ils ont choisi le désert comme cadre où la vocation à suivre Jésus pouvait être tout. Pour eux, le désert était l'endroit où toute leur vie, leur cœur, leur corps pouvaient se concentrer sur l'appel du Christ à tout quitter pour lui. En fait, au bout de trois ans, saint Benoît s'est même rendu compte que le meilleur environnement pour se concentrer sur la vocation n'était plus la solitude absolue de Subiaco mais la vie cénobitique à Monte Cassino. En effet, la vocation suivie par Benoît était l'appel de Jésus à être avec lui et non une forme abstraite de vie monastique.

L'Église a toujours eu besoin de cette vocation. Elle a toujours eu besoin de personnes appelées par le Christ à se concentrer sur l'appel du Christ, sans autre but ni tâche que de vivre et de témoigner qu'être appelé à être avec Jésus est une vocation pleine, qui remplit la vie, qui lui donne un sens, qui lui donne, comme le dit Jésus, une « perfection » : « Si tu veux être parfait... suis-moi ! ». La perfection ne signifie pas ne pas avoir de défauts, de fragilités et de péchés. Être parfait signifie accomplir le but de la vie, rencontrer et rester avec Celui pour qui notre vie est faite et nous est donnée. Être parfait, depuis que Dieu s'est fait homme et s'est laissé rencontrer, signifie suivre Jésus, rester avec lui à chaque étape de la vie, même quand nous tombons, même quand nous devons recommencer chaque jour à lui dire oui comme si nous n'avions pas progressé d'un millimètre. Parce que la perfection n'est pas en nous mais en lui, et même : c'est lui, notre perfection, et elle devient nôtre quand nous nous attachons à lui.

L'évangile du jeune homme riche est important pour démontrer que la joie est essentielle à la vocation. La tristesse avec laquelle il dit non à la vocation de suivre Jésus nous fait comprendre que la joie et la vocation vont de pair. Les séparer, penser que l'une peut aller sans l'autre, est une erreur non seulement psychologique, mais surtout théologique.